



Zhou Meisen 周梅森

Interview :

« *La littérature doit être sur le terrain* »

Le journal 歐洲時報 Ouzhou shibao *Nouvelles d'Europe* du 2-5 juin 2017 a publié une interview d'un auteur-scénariste chinois devenu très populaire ces derniers temps avec la diffusion d'une série télévisée de 52 épisodes. Cette série s'inspire en partie d'un de ses ouvrages, intitulé « Au nom du peuple » (人民的名义 *renmin-de mingyi*), une 'fiction', qui s'inspire de faits de corruption avérés pour une partie d'entre eux<sup>1</sup>.

Traduction et notes : Michel Masson et François Hominal

Interviewer : Vous êtes un auteur à succès, un grand bossueur aussi : est-ce à dire que le succès vient après beaucoup de travail ?

Zhou Meisen : Je suis probablement un des quelques écrivains du Jiangsu qui ont pas mal écrit. Mes romans et mes pièces de théâtre couvrent quelques milliers de pages, et ils sont traduits en plusieurs langues étrangères, y compris un roman en français, *Made in China*<sup>2</sup>.

Interviewer : Nous avons une maison d'édition et nous traduirons un autre de vos livres.

---

<sup>1</sup> Voir l'article de Cyrille Pluyette, « Au nom du peuple », la série sur la corruption du PCC qui fascine les Chinois (Le Figaro, 23 juin 2017).

<sup>2</sup> Zhou Meisen 周梅森 “中国制造”, *Made in China*, trad. Mathilde Mathe, Bleu de Chine, Gallimard 2016.

Zhou Meisen : Oui, « Au nom du peuple » est en cours de traduction. Vous parliez de bosser, les écrivains du Jiangsu sont plutôt tous des bosseurs : Ye Zhaoyan, Fan Xiaoqing, Huang Peijia, Liang Qing, Jiang Limin<sup>3</sup>, autant de personnes qui ont beaucoup travaillé. C'est nécessaire pour un écrivain ; il faut écrire beaucoup et les écrivains du Jiangsu sont tous comme ça, je ne suis pas une exception !

Je n'ai pas eu une vraie formation universitaire. Mon amour de la littérature date de ma lecture à 14 ans d'une « Vie de Balzac ». Ce livre a changé ma vie et jusqu'à aujourd'hui je demeure un fidèle de Balzac. Là peu d'écrivains me ressemblent. Toute ma vie depuis mon adolescence, indifférent aux courants littéraires du moment, je suis resté attaché à la tradition de l'écriture réaliste. Depuis mes premiers contacts avec la littérature, sans avoir la moindre idée de ce qu'est la littérature, j'ai tout de suite adopté le réalisme et m'y suis tenu.

En 1966 au début de la « Grande Révolution culturelle », j'étais en troisième année de l'école primaire ; le niveau était très bas ; on apprenait deux à trois mille caractères, mais il n'y avait rien en littérature. C'est à cette époque que j'ai commencé à écrire : des romans, des nouvelles, des scénarios de films il y avait de tout. Pour bosser j'ai vraiment bossé, avec cinq scénarios de films, trois romans ; pendant presque dix ans, je remuais le terrain sans m'inquiéter des résultats. On était déjà en 1978 quand j'ai publié mon premier roman (j'avais 22 ans) dans la revue « Littérature et Arts du Jiangsu » (l'ancien nom de la revue *Fleurs de pluie*)<sup>4</sup>. Par la suite après avoir publié plusieurs romans, je suis passé à la Revue de Nankin (appelée à cette époque « Jeunesse »<sup>5</sup>), en compagnie de Liang Qing. Cette dernière avait fait partie des « jeunes instruits<sup>6</sup> ». Moi j'avais été ouvrier dans une mine de charbon. A ce moment-là tous les jeunes se présentaient à l'examen d'entrée à l'université ; pas moi, car je trouvais que travailler dans une revue c'était très bien. Vous avez entendu parler de « Jeunesse » ?

Interviewer : Oui, c'était une revue très célèbre dans ces années-là, et encore plus trépidante que « Littérature et Arts du Jiangsu ».

---

<sup>3</sup> Ye Zhaoyan (1957-) 叶兆言 ; Fan Xiaoqing (1955-) 范小青 ; Huang Beijia (1955-) 黄蓓佳 ; Liang Qing (1952-) 梁晴 ; Jiang Limin (1953-) 姜俐敏.

<sup>4</sup> 江苏文艺 Jiangsu wenyi.

<sup>5</sup> 青春 Qingchun.

<sup>6</sup> Jeunes citoyens envoyés à la campagne dans les années 1960.

Zhou Meisen : Tout à fait, j'étais alors rédacteur à « Jeunesse » et ça été là « mon université ». C'est là qu'en autodidacte j'ai accompli mon cursus universitaire et ma formation littéraire, lisant beaucoup de livres, puis en en écrivant. C'est alors que j'ai écrit « La terre submergée » publié dans « La ville fleurie » et aussi « Chants militaires »<sup>7</sup>. Au début c'étaient des romans historiques, car alors j'étais jeune, sans expérience de la vie, incapable d'écrire un livre comme « Au nom du peuple » et donc je cherchais les matériaux et l'inspiration dans des documents historiques, et c'était une bonne combine.

Interviewer : Mais votre vie semble mieux remplie que beaucoup d'autres...

Zhou Meisen : Tout à fait. J'ai décroché des emplois (comme fonctionnaire), j'ai aussi fait dans la spéculation immobilière ou à la Bourse ; j'ai fait de tout. De son temps Balzac s'est impliqué dans les transformations de la société française, il a été socialement très actif. Moi, c'est pareil : à une époque de transformations de la société, je me suis jeté dans la vie à corps perdu.

Pour ce qui est de Balzac, son but n'était pas de connaître la vie ; c'est pour faire de l'argent qu'il a lancé des usines de cosmétiques, de savon, de papeterie, d'imprimerie, qui ont toutes fait faillite. Et moi, quand j'ai construit des maisons, quand j'ai fait dans le développement immobilier, la spéculation et les transactions boursières, ce n'était pas pour faire des expériences, mais pour m'enrichir, gagner de l'argent. Ce n'est pas en voulant faire des expériences qu'on acquiert de l'expérience. Les nombreux investissements de Balzac ont été malchanceux, des échecs soldés par des dettes ; c'est ensuite qu'il a pu vivre de ses écrits en racontant ses déboires ; ayant de l'argent, il s'y essaya encore, perdit tout, et continua de vivre de ses livres. C'est au milieu de toutes ces péripéties peu glorieuses qu'il a mené sa carrière littéraire.

Le destin m'a été plus favorable et très tôt j'ai été financièrement indépendant. Je ne veux pas exagérer mes ressources, mais à 30 ans je pouvais sans souci m'occuper de mes affaires, écrire ce que je désirais écrire, sans faire de la littérature un moyen de m'en sortir. Je pouvais composer des télé-drames, je pouvais écrire des romans, moi-même en

---

<sup>7</sup> 沉沦的土地 *Chenlun-de tudi* ; 花城 *Huacheng* ; 军歌 *Junge*.

faire l'adaptation théâtrale, y mettre des fonds, et une fois le produit sorti aller le proposer aux chaînes de télévision.

A mon avis, il y a peu d'auteurs en Chine aussi naturels et indépendants que moi.

(...)

Je ne suis pas un simple écrivain ; je suis aussi très concerné par ce qui se passe dans la société. Un roman comme « Au nom du peuple » touche à un tas d'aspects de la société chinoise ; le millefeuille administratif aussi bien que la société dans son ensemble me sont très familiers ; et comme de nombreux officiels sont mes amis, sont mes lecteurs, je suis à même d'en donner une image bien concrète.

Interviewer : Et quelles réactions vous vaut cette connaissance en profondeur de la société ?

Zhou Meisen : Après avoir été adjoint du secrétaire au gouvernement de Xuzhou, le gouvernement provincial m'a invité à être le vice-directeur de l'administration des autoroutes ; après ma nomination je n'y suis pas allé un seul jour car cette nomination indisposait certains officiels du coin, qui firent opposition parce que je connaissais trop bien la société. J'ai jugé que ça suffisait, et n'ai plus cherché d'ennuis de ce genre. Ils estimaient que j'étais impliqué dans les conflits entre diverses factions au gouvernement local. En fait, je n'étais au courant de rien car je ne suis pas un officiel, et n'ai pas l'intention d'en être un. Et quand je m'implique dans quelque chose, c'est seulement pour accumuler des matériaux pour mes écrits.

Pour ce qui est de mes rapports avec les officiels, ce sont avant tout des rapports d'écrivain à lecteurs. J'ai de fidèles lecteurs aussi bien parmi certains hauts dirigeants de provinces que parmi un tas de petits fonctionnaires de district et peut-être que je suis l'auteur qui a le plus d'influence auprès de ce type de lecteurs.

Mais cette fois-ci, avec « Au nom du peuple » la grande surprise c'est d'avoir le soutien inattendu de beaucoup de jeunes lecteurs ! Ceux qui ont lu le livre ou regardé l'émission TV étaient pour la plupart nés dans les années 80 ou 90. Selon les sondages, pour les trois premiers épisodes à la TV les 18-35 ans constituaient 32 pour cent de l'audience, et cela monta jusqu'à 72 pour cent au bout de vingt

épisodes. Chiffres étonnants car il s'agissait d'une œuvre politique et personne n'avait pensé que cela pouvait attirer tant de jeunes aujourd'hui. Ces pourcentages n'incluent pas seulement ceux qui étaient assis devant leur télé, mais aussi ceux qui regardaient les épisodes sur internet (nos six grands réseaux transmettaient l'émission en même temps) et cela fait jusqu'à présent un total record de 30 milliards de connexions. De même, le livre a atteint un milliard de lecteurs, et plus de 80 millions de personnes en ont écouté la version CD. Tout cela était du jamais vu, y compris l'impression d'un million et demi de copies du livre en un mois !

Tous ces chiffres et le succès de « Au nom du peuple » témoignent d'un phénomène : la population soutient la lutte contre la corruption engagée par le gouvernement depuis le 18<sup>e</sup> Congrès. Les gens ont à cœur la lutte contre la corruption et les lecteurs se ruent sur la littérature qui va dans ce sens.

(...)

Interviewer : Votre épouse, Madame Sun Xinyue<sup>8</sup> a collaboré à la rédaction de « Au nom du peuple ». En quoi vous aide-t-elle dans votre travail ?

Zhou Meisen : Mon épouse a un style assez méticuleux et c'est elle qui rédige les comédies sentimentales et elle le fait très bien. Cependant, elle n'est jamais responsable toute seule de la rédaction ; je reste le maître d'œuvre.

Interviewer : Dans vos débuts vous avez écrit beaucoup de livres décrivant l'armée nationale dans la guerre de résistance contre le Japon (1937-1945) ?

Zhou Meisen : Tout à fait. Je suis sans doute le premier sur le Continent à avoir évoqué positivement les opérations menées alors par l'armée nationale. J'ai écrit « Mort d'une jeune nation », réalisé le film « Heure décisive pour l'armée » ; le livre « Chant militaire » est devenu le film « Hors du camp de la mort » ; « Grande victoire »<sup>9</sup> a été porté à l'écran sous ce titre. Dans toutes ces œuvres, je regarde

---

<sup>8</sup> 孙馨岳.

<sup>9</sup> “国殇” “兵临绝境” “军歌” “冲出死亡营”.

l'histoire de mon propre point de vue, sans me mêler des règlements de comptes entre Nationalistes et Communistes. Un autre de mes principes est surtout de ne pas parler de la guerre civile, cette sauvagerie fratricide. Je suis un écrivain de la nation chinoise et il ne s'agit pas de raconter les combats. Ecrire sur la guerre, c'est toujours pour moi exorciser les démons.

Ecrire un roman c'est raconter honnêtement une histoire ; qu'il s'agisse d'un roman historique ou d'un roman d'actualité, c'est selon les canons du réalisme, dont je ne me suis jamais écarté. Le style est ample, on creuse assez profond, et il y a pas mal d'éléments de l'actualité sociale. Beaucoup d'œuvres littéraires aujourd'hui ne disent rien sur l'actualité et cela a certainement à voir avec toute la supervision idéologique. Dès qu'il y a des gens qui ne désirent pas que les écrivains s'impliquent pour de bon dans la vie réelle de la société, qu'il y a des choses dont on ne peut parler ou porter à l'écran et qu'il y a des contrôles à tous les niveaux, alors vous avez toute une période où la littérature ne prend pas en compte la société, les réformes, la lutte contre la corruption. Aux yeux du public, cela fait plus de dix ans que la littérature et les écrivains ne comptent pas. C'est de son implication dans la vie réelle que la littérature tire son influence. Il n'y a qu'à voir l'influence de la littérature dans les années 80 ! Cette fois-ci, mon « Au nom du peuple » renoue avec le genre réaliste « sur le terrain » et s'implique dans l'existence de nos contemporains. Quand elle est sur le terrain, la littérature n'est pas aux abonnés absents.

Interviewer : Le critique littéraire M. Ding Fan <sup>10</sup> est aussi d'avis que la littérature doit être « sur le terrain ».

Zhou Meisen : Exact. La littérature doit réfléchir sur les problèmes de société. Je n'approuve pas l'introspection et ses pirouettes, relatant les moindres sentiments individuels. Par exemple Zhang Ailing, Zhou Zuoren sont des écrivains de talent mais absolument pas de grands écrivains. Les grands écrivains c'est Lu Xun <sup>11</sup> – le pilier d'une génération –, ce sont Balzac, Zola, Hugo, qui sont tous « sur le terrain ». A côté, Zhang Ailin ou Zhou Zuoren avec tout leur talent ne s'imposent pas du tout, et leurs œuvres procurent seulement un divertissement à la fin d'un bon repas. Elles peuvent aider au moment du Nouvel An, mais le reste de l'année on s'en passe.

---

<sup>10</sup>丁帆 université de Nankin.

<sup>11</sup>张爱玲 周作人 鲁迅.

La littérature aujourd'hui doit-elle réfléchir ou non ? Doit-elle avoir une signification sociale ? La littérature n'est quand même pas simplement un objet de consommation culturelle ! Il faut être clair là-dessus. Même si la littérature ne peut mettre en danger le Parti ou l'Etat, ni non plus sauver le pays, il reste qu'elle influence les mœurs et les esprits. Une bonne littérature agit comme un guide. Il y a des œuvres littéraires qui influencent même le cours de l'histoire. Par exemple, *La case de l'oncle Tom* n'a pas grande valeur artistique, mais elle a influencé le cours de l'histoire. C'est sous l'impact de ce roman que les esclaves noirs ont commencé en grand nombre à gagner le Nord, que le conflit entre le Nord et le Sud s'est intensifié et que finalement s'est déclenchée la guerre de Sécession qui a changé l'histoire des Etats-Unis.

@ @ @ @ @